

LES ÉTUDIANTS ET LA LECTURE

Rapport d'enquête
Approches quantitatives des sciences sociales
Cours de M. Philippe LEROY

Maxime Guichoux, Mélody Saulnier et Julie Velay

L'enquête dont nous présentons ici les résultats a pour thème les pratiques de lecture. L'actualité de ce type d'étude est permanente, ce qui en fait à la fois l'intérêt et la limite. Les enquêtes sur les pratiques culturelles des Français réalisées sous la direction d'Olivier Donnat apportent à chaque parution des données importantes et actualisées, montrant l'évolution de ces pratiques au fil des décennies. Les données sociales de l'INSEE fournissent également des renseignements fiables sur un éventail de pratiques culturelles. D'autre part, de nombreuses études de dimensions plus modestes étudient les pratiques de lecture, en particulier concernant les populations étudiantes. La fréquence de parution d'études quantitatives et d'ouvrages théoriques traitant ce thème en fait probablement l'un des champs d'étude sociologique le plus courant, mais aussi, et c'est ici qu'apparaît la limite, le plus banal.

En nous engageant dans l'étude des pratiques de lecture de diverses populations étudiantes, nous nous sommes saisis de ce "marronnier", présent en sociologie des pratiques culturelles comme en journalisme : aussi fréquemment que la perte de notre identité nationale, les sondages et enquêtes viennent réciter la complainte du progrès, la perte (Oh ! Société !) de notre identité lectorale : les français ne lisent plus ; quant aux jeunes, n'en parlons pas.

Notre distance personnelle vis-à-vis de ce type d'étude est, pour être clairs, nulle. Notre familiarité avec l'objet d'étude pose problème du point de vue de la sociologie. En tant qu'étudiants à l'IEP, nous sommes impliqués directement dans l'analyse des pratiques de lecture des étudiants. Cette étude se base sur un questionnaire dont nous sommes à la fois les auteurs et les cibles potentielles. Cette ambiguïté peut toutefois présenter un intérêt : l'objectif du cours n'étant pas de produire une enquête professionnelle, cette relation avec le sujet peut être vue comme un exercice d'objectivation.

Enfin, l'ambition de cette étude comparative entre deux milieux étudiants est limitée. Le caractère géographiquement situé de notre enquête pose une première limite à toute montée en généralité. D'autre part, la construction de notre échantillon empirique exclut toute représentativité. La représentation proposée par cette étude est véritablement une construction.

Outre une dose certaine de sens commun nécessaire à la mise en marche de ce travail, les données, écrites et chiffrées, qui ont permis la construction de notre problématique de recherche relèvent toutes du domaine de la sociologie.

Il est tout aussi important de présenter les résultats d'une enquête que les conditions de sa réalisation. La première partie de ce rapport constitue donc un retour sur la construction de notre problématique, les tâtonnements, les impasses et finalement la production d'un questionnaire et d'une population d'enquête.

La première étape de notre travail a consisté à s'interroger en tant que lecteurs. Cette phase de "mise à plat" d'un ensemble de représentations revêtant pour nous l'apparence de l'évidence a permis de cerner les premières limites de notre approche. Une conception commune de la lecture s'est rapidement dégagée : la lecture s'entend comme le goût pour un ensemble de supports légitimes, au premier rang desquels figurent les romans. Nous avons rapidement mesuré l'étroitesse de cette définition initiale : que faire des journaux, blogs, bandes dessinées ou manuels pratiques, qui sont autant de supports de lecture, mais échappent à une définition aussi restreinte ?

Nous avons donc engagé une réflexion plus large sur ce que représente la lecture, en demandant autour de nous, de manière tout à fait informelle : "c'est quoi, selon toi, la lecture ?". Cependant, cet "autour de nous" souffrait du même handicap : la relative homogénéité sociale de nos amis-cobayes a clairement restreint l'éventail des réponses. Tous ont spontanément formulé une définition semblable à la nôtre.

Nous avons prolongé cette première étape de définition du sujet en prenant pour point de départ notre propre expérience de lecteurs étudiants à l'IEP. Ce travail a consisté, *via* une nouvelle définition, à disséquer la lecture, en séparant deux périodes marquant la carrière d'un élève.

- l'apprentissage de la lecture comme déchiffrement : un élève de primaire apprend à lire, autrement dit il apprend la lecture ;
- l'apprentissage progressif *des* lectures. L'élève devient, au fil de sa scolarité, exposé à des injonctions à lire, et plus seulement à savoir lire. Ceci va de l'obligation pure et simple (lire *Le grand Meaulnes* en classe de troisième) aux recommandations plus feutrées d'un professeur d'enseignement supérieur.

A travers cette définition, nous avons posé un premier jalon, dont nous avons par la suite mesuré le caractère artificiel : la lecture, pour un étudiant, serait avant tout une question d'injonctions. D'où viennent alors ces injonctions ? Ces interrogations puisent avec évidence leur origine dans notre propre condition d'étudiants. Nous avons abordé les pratiques de lecture sous l'angle le plus familier, ce qui implique une dose certaine de prénotions. La réalisation de cette enquête par questionnaire nous a permis de rompre avec ces idées, notamment en démontrant le caractère artificiel de l'antagonisme présumé entre lectures forcées et lectures libres.

Au moment de la construction de notre objet d'étude, il convenait toutefois de donner à ces représentations une justification scientifique, un vernis sociologisant, en quelque sorte. Nous avons donc associé à l'hypothèse des injonctions un cadre théorique classique : les injonctions de lectures feraient partie d'une entreprise plus vaste de reproduction et de distinction sociale. Des étudiants suivant une filière nécessitant un fort capital culturel seraient soumis à des injonctions renforçant leur intégration à la culture légitime, tandis que des étudiants inscrits dans des filières plus techniques auraient un rapport beaucoup plus relâché vis-à-vis des pratiques de lecture.

Toutefois, la construction du sujet à été moins univoque que ce récapitulatif ne le laisse croire. Nous n'avons pas foncé têtes baissées dans le sens commun savant ; la phase de délimitation du sujet a beaucoup plus relevé du tâtonnement que de la charge héroïque. Les feuilles de notes de cette première phase contiennent des interrogations comme " l'idée originelle de lecture dépend t-elle de la position d'où l'on parle ? ", ou encore " la reproduction, Bourdieu. C'est trop simple, trop d'évidence. " (sic)

Cette première phase a pris fin avec les vacances de février ; celles-ci nous ont permis de penser les pratiques de lecture sous un autre aspect. Le cadre théorique élaboré par Bernard Lahire dans *La culture des individus*, prenant le contre-pied du sens commun sociologique dans lequel nous nous engageons jusque là, présente un intérêt considérable pour l'étude des pratiques de lecture. Son objectif d' " engager une réflexion sociologique sur le monde social à l'échelle individuelle " permettait de réintroduire les lecteurs dans l'enquête en construction. Tout en considérant que la lecture fait l'objet de fortes injonctions, peut-on analyser la subjectivité des lecteurs eux mêmes ? Comment un lecteur a priori contraint s'approprie t-il un texte ? Peut-il interpréter un texte imposé dans un sens personnel, voire même transformer une contrainte en plaisir ? Ces interrogations, incertaines et brouillonnes, ont flotté un certain temps autour de nos recherches. Elles avaient d'ailleurs pour certaines peu à voir avec les travaux de Lahire. Celui-ci nous a pourtant intéressé en raison de l'ambition de ses recherches :

" En croisant les variables " niveau de diplôme de l'enquêté " ou " catégorie socioprofessionnelle " avec les différents indicateurs des consommations culturelles (préférence d'un genre, fréquence d'un type de sortie culturelle etc.), la sociologie de la consommation culturelle vérifie assez généralement le fait que l'inégalité d'accès à telle ou telle catégorie de biens ou d'institutions culturelles. Une telle lecture de la réalité des pratiques culturelles n'est évidemment pas en soi critiquable. C'est seulement sa routinisation qui fait problème. Mais peut-on interroger les pratiques culturelles autrement que par cette mise en correspondance de groupes culturels (ou socio-professionnels) et de produits culturels ? Une façon qui, sans oublier les groupes et les catégories, respecterait davantage la spécificité des parcours et des profils individuels ? L'enquête statistique peut-elle se prêter à d'autres interrogations ?"¹

Si notre première approche du sujet péchait par sa conformité avec le sens commun savant, cette seconde phase de la construction a fait naître en nous des ambitions bien trop grandes pour une enquête par questionnaire. Si Lahire utilise lui aussi des données quantitatives, son travail est d'une ampleur supérieure : il étudie un éventail de pratiques culturelles, là où nous nous cantonnons à la lecture ; d'autre part, il utilise abondamment la pratique des entretiens pour construire ses portraits individuels. Ce détour par *La culture des individus* nous a toutefois permis d'éviter de vouloir enfoncer, pourtant avec bonne foi, les portes ouvertes les plus courantes en sociologie.

Nous avons, au cours de la troisième phase d'élaboration de notre problématique, mélangé plusieurs influences, en tentant à la fois de produire un sujet relativement personnel et de respecter le critère de faisabilité imposé par le temps et les moyens dont nous disposions.

Bernard Lahire, dans *La raison des plus faibles*, considère qu' " il existe des produits culturels plus ou moins communs à des groupes sociaux différents, qui donnent plus ou moins lieu à des appropriations sociales différenciées " .

¹Bernard LAHIRE, *La culture des individus : dissonances culturelles et distinction de soi*

Ainsi, la lecture d'un quotidien est, selon les chiffres qu'il présente, une pratique commune à des individus d'origines sociales diverses. Ce constat donne l'occasion d'étudier des pratiques socialement distinctes sans pour autant exclure une population, ou la rejeter du côté des pratiques illégitimes. L'étude des investissements sociaux différents et des modes de lecture diversifiés donnerait la possibilité d'étudier ce que Jean-Claude Passeron nomme le polymorphisme de la lecture, c'est à dire la palette des manières de lire un même support. Le choix des rubriques, des articles, du type de presse etc. renseigne sur la manière dont un individu investit un journal.

Mohamed Dendani, dans *Les pratiques de lecture du collège à la fac*, nous a permis d'introduire la notion de réinvestissement dans les études : cette notion permet de rompre avec la distinction binaire lecture contrainte/lecture libre. Notons premièrement qu'il est inapproprié dans ce type d'étude de trancher arbitrairement en désignant ce qui est libre et ce qui est contraint. De plus, la technique du questionnaire ne permet d'enregistrer, en terme de pratiques culturelles, que des déclarations. La notion de réinvestissement permet d'analyser ces déclarations de pratiques sans les prendre pour des réalités objectives : un individu peut effectivement déclarer préférer les lectures extrascolaires et réinvestir ces mêmes lectures dans ses études. Les termes lecture scolaire/extrascolaire évacuent toute notion de contrainte ou de liberté. L'analyse du réinvestissement scolaire permet d'interpréter des déclarations de pratiques sans pour autant prendre une tournure normative.

Jusqu'à l'élaboration finale de notre problématique, une série de questions s'est ainsi accumulée de manière informelle. Fixer définitivement notre problématique nous a permis de stabiliser ce questionnement.

Bibliographie

DENDANI Mohamed, *Les pratiques de lecture du collège à la fac : enquête dans le département des Bouches-du-Rhône*, Paris, l'Harmattan, 1998

DUBET François, *Dimensions et figures de l'expérience étudiante dans l'université de masse*, Revue française de sociologie, volume 35-4, pp 511-532, 1994

DONNAT Olivier, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique – Eléments de synthèse 1997-2008*, fichier PDF, disponible sur www.culture.gouv.fr

LAHIRE Bernard, *La raison des plus faibles : rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieu populaire*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires de Lille, 1993, et *La culture des individus : dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, Ed. La Découverte, 2003

LE BART Christian, MERLE Pierre, *La citoyenneté étudiante : intégration, participation et mobilisation*, Paris, PUF, 1997

Première partie : Présentation

Problématique

L'interrogation initiale qui fonde notre enquête est la suivante : comment des étudiants inscrits dans une filière donnée mettent-ils en oeuvre des pratiques de lecture *a priori* étrangères à leur environnement scolaire ? Nous avons choisi de rompre avec l'image conventionnelle de "l'étudiant", en observant les distances prises par les élèves vis-à-vis de l'archétype attribué à telle ou telle filière.

Supposons qu'un étudiant inscrit dans une filière sélective (IEP, prépa littéraire) ait des lectures extrascolaires fortement liées avec ses études (archétype de l'élève "studieux", "bûcheur"). L'intérêt de notre étude est dans ce cas d'observer si cet étudiant met également en oeuvre des pratiques en décalage total avec ses études : magazines de sports, de voiture, de pêche etc.

A l'inverse, si l'on prend un étudiant inscrit dans une filière "technique", "à dimension professionnalisante" : supposons qu'il lise peu de choses en rapport avec ses études. Il correspondrait donc à l'archétype du lecteur faible. Une étude quantitative permet-elle de rompre avec cette représentation préconçue ?

Notre étude porte sur les lectures *a priori* communes à des étudiants inscrits dans des filières différentes : lecture de quotidiens, de magazines, de textes en ligne et de blogs. Ce choix s'explique par notre volonté d'exclure toute dimension normative dans la définition formelle de la lecture. Engager une réflexion sur les pratiques de lecture signifie automatiquement introduire une conception de la lecture, produite par les enquêteurs eux mêmes. Nous avons fait le choix de ne pas mentionner dans notre questionnaire la lecture de romans afin d'éviter de produire des données montrant un écart flagrant entre les deux filières observées.

Nous avons au contraire choisi des supports de lecture plus courants, sans pour autant rendre notre propos consensuel. Les journaux, magazines et autres sont effectivement plus répandus mais illustrent eux aussi une certaine distinction.

A partir de là, deux étudiants effectuant des cursus différents investissent-ils de manière semblable un même contenu ? Autrement dit, pourrait on observer des investissements sociaux différents, des modes de lecture différenciés ?

L'introduction de la variable origine sociale permettrait de voir si les deux filières retenues abritent des populations distinctes par leurs milieux sociaux d'origine, et si ceci influe sur les pratiques de lecture.

Cependant, et c'est là notre troisième hypothèse, plus que le milieu social, ce sont les différentes formes de socialisation scolaire produites par les institutions d'enseignements supérieurs respectives qui influenceraient les pratiques de lecture. L'intérêt serait de voir si les deux structures, IUT et IEP, font converger les pratiques de lectures de leurs étudiants respectifs, et si oui dans quelle direction.

Il s'agirait donc " d'observer les effets cumulés de l'origine sociale, de l'excellence scolaire, du mode de socialité et du mode de socialisation propre à chaque institution ", (Le Bart C., Merle P., *La citoyenneté étudiante.*)

Notre étude permettrait d'une part de montrer l'hétérogénéité des " étudiants ", mais d'autre part de constater l'homogénéité de leurs pratiques selon le milieu étudiant fréquenté.

Population

Pour cette étude, nous avons choisi d'utiliser un échantillon empirique.

Nous avons souhaité dès le début de notre travail interroger une population étudiante, afin de 'casser' les préjugés qui lui sont attachés : les étudiants, comme les jeunes en général, ne liraient plus vraiment, et ne feraient pas non plus d'efforts pour être au courant de ce qui se passe autour d'eux, et ne liraient donc surtout pas la presse.

Afin de réaliser des comparaisons de pratiques, nous avons eu la volonté de 'cliver' cette population pour amener à la comparaison entre groupes d'étudiants aux cursus sensiblement différents. Nous avons ainsi voulu opposer des filières courtes et longues, scientifiques et littéraires, sélectives ou non, accueillant des élèves issus de différents baccalauréats. Voulant d'abord éviter d'interroger les élèves de l'IEP afin de ne pas les 'surcharger' de questionnaires, notre intérêt s'est dans un premier temps porté vers un département de l'université de Rennes 2 (histoire, lettres, LEA) qui accueille des élèves en majorité issus d'un bac général, sans sélection à l'entrée, dans la perspective d'études plutôt longues et peu professionnalisantes.

Nous aurions pu comparer ce département à une filière plus scientifique, filière pour laquelle nous avons assez rapidement pensé aux IUT. Les IUT constituent une formation courte (2 ou 3 ans, que les étudiants peuvent cependant parfois dépasser en intégrant par exemple des écoles d'ingénieur), sélective à l'entrée et accueillant (pour les départements scientifiques qui nous intéressent, hors GEA et Communication dans le cas de Rennes) des étudiants issus d'un bac à tendance plus scientifique, qu'il soit général ou technologique, et enfin plus professionnalisante que la faculté car comportant un plus grand nombre de stages.

Après mûre réflexion, la tâche nous apparaissant trop ardue en ce qui concernait la filière plus littéraire à laquelle nous avions à l'origine réfléchi, que cela soit en terme de temps ou de difficulté à passer notre questionnaire dans les amphis de Rennes 2, nous avons finalement décidé de reporter notre soif de questionnaires sur nos compatriotes de l'IEP, la formation que nous suivons actuellement nous semblant se distinguer sur suffisamment de points de celle dispensée dans un IUT.

Bien que lui aussi sélectif à l'entrée, le cursus de l'IEP est plutôt plus long, axé en majorité sur les sciences humaines, le droit et les langues et accueillant des élèves issus de tous les types de bacs généraux. En outre, la formation dispensée à l'IEP est souvent qualifiée de formation "d'excellence", qui pousserait ses étudiants à lire et à se tenir en permanence informés, tandis que le cursus d'IUT serait réputé moins exigeant en ce qui

concerne la lecture ou l'information et plus axé sur la pratique scientifique et technique.

Le choix de cette filière IEP nous est donc apparu pertinent pour notre future analyse comparative face à l'IUT.

Nous avons donc finalement décidé d'opposer d'un côté les départements de GEII (Génie Électrique et Informatique Industrielle), GMP (Génie Mécanique et Productique) et Chimie de l'IUT de Rennes, et de l'autre l'IEP, en essayant de toucher des deux côtés des étudiants de 1ère et 2e année.

Il nous est apparu intéressant de nous pencher sur les cas d'élèves à la fois issus de 1ère et de 2ème année, d'une part pour observer un éventuel phénomène d'homogénéisation des pratiques de lecture au contact progressif des autres étudiants et de la formation dispensée ; et d'autre part car, en restant concentrés sur ces deux années, la distinction entre IUT et IEP se révèle encore plus flagrante, dans la mesure où la professionnalisation à l'IEP ne commence à réellement exister qu'au retour de la 3ème année, tandis que les élèves d'IUT sont confrontés au monde du travail dès le début de leur formation.

La construction du questionnaire

Le contenu de notre enquête a sensiblement évolué, à l'image de notre problématique. Nos premières ébauches ont tour à tour porté sur des populations issues des facultés de lettre, de sciences éco, de médecine... avant de se fixer sur l'IEP et l'IUT de Rennes.

Les premières versions contenaient de nombreuses questions concernant la lecture de romans (« Lisez-vous des romans ? ... Combien ? ... Quels types de romans préférez-vous ? ...Parmi ces romans, lesquels avez-vous lu ? » etc). Ces questions ont progressivement été évacuées au profit des journaux, magazines et textes en ligne.

Le choix des items a fait l'objet de réflexions laborieuses (que choisir comme items dans la question concernant les magazines ? Faut-il introduire les magazines télé ? Et les revues pornographiques ?). Le choix des items a même donné lieu à une expérience en milieu Bar-tabac-presse, afin de parfaire notre connaissance de l'offre éditoriale des magazines français.

L'introduction des lectures sur internet a fait l'objet de discussions, tout comme celle des quotidiens gratuits. Connaissant la consommation avide de ce type de presse par les étudiants de l'IEP, nous avons jugé nécessaire de l'intégrer au questionnaire.

Une fois la problématique et la population d'enquête bien établies, la formulation des questions a fait l'objet de nombreuses réécritures. Après plusieurs tests de laboratoire sur des cobayes volontaires, nous avons revu un certain nombre de formulations. Nous avons notamment pris conscience de la nécessité de ne pas donner l'impression de forcer la main aux enquêtés, en ajoutant des formules du type « En général, lorsque... ».

Un certain nombre de questions et d'items sont plus ou moins inspirés de questionnaires professionnels, notamment l'enquête 2007 de l'observatoire national de la vie étudiante, mentionnée en bibliographie (en particulier pour les items de fréquence de

lecture de quotidiens et pour les items de types de magazines).

Il faut enfin mentionner les problèmes auxquels nous avons fait face concernant les déclarations de pratiques. Nous avons, dans un premier temps, basé notre réflexion sur l'antagonisme entre plaisir et travail, opposition dont nous avons par la suite reconnu le caractère artificiel. Les réactions de nos amis testeurs nous ont fait prendre du recul par rapport à cela. Nous avons toutefois décidé de maintenir, en deux endroits du questionnaire (questions n° 24 et 27), la question et les items suivants : « En règle générale, lorsque vous lisez *tel texte*, vous diriez que c'est : pour approfondir une notion vue en cours ; Par simple curiosité, sans rapport avec vos études »
Or cette question s'est révélée assez défectueuse.

La passation du questionnaire

A l'IEP, nous avons d'une part distribué nos questionnaires en groupes de conférence de méthode, que ce soit dans nos groupes respectifs ou ceux de nos amis concernant les étudiants de 2ème année, ou avec l'aide de Mr Rémond en ce qui concerne les groupes de 1ère année. Cette méthode s'avère être la plus efficace, les étudiants se sentant peut-être plus 'obligés' de répondre car nous restons jusqu'à ce qu'ils aient terminé de remplir le questionnaire et nous les récupérons « en mains propres ».

D'autre part, notre passation en amphi s'est elle avérée plutôt concluante, mais il apparaît dans ce cas plus efficace d'aller donner personnellement le questionnaire à chacun en glissant un petit mot qui saura le convaincre de nous aider en répondant soigneusement à nos 33 questions, et les étudiants de 2ème année, qui nous connaissent pour la plupart, ont semblé plus à même de répondre à notre questionnaire, tandis que ceux de 1ère année qui ne nous connaissent pas forcément ont pu être plus difficile à convaincre. En outre, le système de retour des questionnaires sur une table en fin de cours, sans que nous soyons là pour 'vérifier' si les étudiants n'oublient pas de rendre leurs réponses, n'assure forcément pas finalement un résultat faramineux.

A l'IUT, nous avons tout d'abord pris contact avec les différents départements scientifiques rennais (GMP, GEII, Chimie, Génie Civil), et nous avons obtenu une réponse des réponses des chefs des trois premiers de ces départements. Avec l'aide des secrétaires et de certains professeurs, nous avons pu établir un planning pour venir distribuer nos questionnaires dans certains cours ou les faire distribuer.

Nous avons ainsi pu distribuer nous-mêmes les questionnaires et expliquer notre démarche dans trois groupes de 1ère année de GMP, avec l'aide de leur professeur de communication. Nous avons aussi bénéficié de l'aide d'une autre professeur de communication qui s'est chargée elle-même de la distribution à la fin d'un devoir qu'elle organisait pour la promotion de 2ème année de GEII. Ces deux cas de figure ont constitué des conditions de passation idéales : les étudiants de GMP ont eu la possibilité de nous poser les questions qu'ils souhaitaient, et nous avons pu récupérer directement leurs réponses ; tandis que les étudiants de GEII ont été 'obligés' par leur professeur à répondre au questionnaire, ce qui nous a permis d'avoir un bon taux de retour, avec des questionnaires en grande majorité terminés et correctement remplis. Nous avons enfin passé les questionnaires en cours en amphithéâtre pour les étudiants de 1ère année de Chimie, en allant récupérer nous-mêmes les réponses dans les rangs.

Deuxième partie : Analyse

Premières données sur les populations

On trouve à l'IUT au sein de l'échantillon que nous avons interrogé, réparti sur les trois départements Chimie, GEII et GMP : 79,4% de garçons et 20,6% de filles, cette présence féminine se retrouvant très majoritairement au sein du département Chimie.

66,7% des étudiants de l'IUT à qui nous avons passé le questionnaire sont issus d'un bac général, tandis que 32,3% d'entre eux ont un bac technologique.

51,9% des étudiants de l'IUT provenant d'un bac général l'ont eu avec mention, contre 47,5% sans mention. 86,3% des étudiants issus d'un bac technologique l'ont pour leur part obtenu avec mention, contre 13,8% sans. Ces premières données viennent ainsi infirmer une idée préconçue selon laquelle des étudiants inscrits en filière technique feraient preuve d'une moindre réussite scolaire. Ce premier portrait des élèves de l'IUT met déjà en difficulté l'archétype d'élèves-lecteurs faibles que l'on pourrait abusivement leur attribuer.

53,5% d'étudiants de l'IUT interrogés sont en 1ère année et 46,5% en 2ème année.

On retrouve à l'IEP, dans l'échantillon que nous avons interrogé, regroupant des 1ères et 2èmes années : 60,1% de filles et 39,9% de garçons. A ce stade, on peut supposer que la présence importante de filles à l'IEP aura un impact certain sur les pratiques de lecture de ces étudiants. En effet, les filles ont généralement un rapport plus strict avec la norme scolaire que les garçons. Ces propos méritent toutefois d'être étudiés à l'aide des données fournies par l'enquête. On constatera que la variable genre peut avoir un impact, mais qu'elle n'explique pas à elle seule les pratiques des étudiants de l'IEP.

100% des étudiants de l'IEP ont en poche un bac général, et 97,4% d'entre eux l'ont eu avec mention.

44,6% d'étudiants sont en 1ère année et 55,4% en 2ème année à l'IEP.

Notre échantillon total étant donc lui composé de :

- 61,9% de garçons et 38,1% de filles.
- 81,4% de bac général, 18,3% de bac technologique (et un DAEU = 0,2%)
- 49,5% d'étudiants de 1ère année au total, et 50,5% de 2e année.

Ces brefs portraits sociologiques des étudiants des deux filières marquent d'emblée des différences : étant composées d'élèves d'origines scolaires différentes, mais en aucun cas antagonistes, les deux filières présenteront probablement des pratiques de lecture distinctes. Il ne faut toutefois pas tirer de conclusions hâtives sans avoir consulté les résultats de l'enquête : les pratiques vont en effet se révéler différentes, mais les évidences du sens commun auront en réalité peu de pertinence.

Tableau n°1 : Catégorie socio-professionnel du père par filière

Q5 - Quelle est la catégorie socio-professionnelle de votre père ?

Filière/ PCS père	Agri- culteurs	Artisans, commer- çants	Cadres et PIS	Prof. inter- médiaires	Employés	Ouvriers	Retraités	TOTAL
IUT	9,9% (24)	13,2% (32)	27,2% (66)	9,1% (22)	22,2% (54)	7,8% (19)	2,1% (5)	100% (243)
IEP	3,6% (7)	7,3% (14)	50,3% (97)	14,5% (28)	9,8% (19)	7,3% (14)	4,1% (8)	100% (193)
TO TAL	7,1% (31)	10,6% (46)	37,4% (163)	11,5% (50)	16,7% (73)	7,6% (33)	3,0% (13)	100% (436)

On observe que la majorité absolue (50,3%) des pères des étudiants de l'IEP sont issus de la catégorie 'Cadres et professions intellectuelles', suivis très loin par les 'Professions intermédiaires' (14,5%) et les 'Employés' (9,8%). Les 'Ouvriers' et 'Artisans et chefs d'entreprises' ne représentant chacun que 7,3% des pères, et les 'Agriculteurs exploitants' moins de 4%.

Les pères 'Cadres' sont quasiment deux fois moins présents à l'IUT bien qu'ils restent majoritaires (27,5%), suivis de près par les 'Employés' (22%), les 'Artisans et chefs d'entreprises' (13,2%) et les 'Agriculteurs exploitants' (9,9%), qui sont trois fois plus nombreux qu'à l'IEP.

Tableau 2 : Catégorie socio-professionnelle de la mère en fonction de la filière

Q6 - Quelle est la catégorie socio-professionnelle de votre mère ?

Filière/ PCS mère	Agri- culteurs	Artisans, commer- çants	Cadres et PIS	Prof. intermé- diaires	Employé s	Ouvriers	Retraités	Autres	TO TAL
IUT	5,3% (13)	7,8% (19)	12,8% (31)	15,6% (38)	33,3% (81)	7,0% (17)	4,1% (10)	11,1% (27)	100% (236)
IEP	1,0% (2)	4,7% (9)	31,1% (60)	22,3% (43)	24,4% (47)	1,6% (3)	3,6% (7)	9,3% (18)	100% (189)
TOTA L	3,4% (15)	6,4% (28)	20,9% (91)	18,6% (81)	29,4% (128)	4,6% (20)	3,9% (17)	10,3% (45)	100% (425)

On peut noter des différences certaines concernant les catégories socio-professionnelles des mères des étudiants des deux filières.

Tandis que les mères des étudiants de l'IEP sont pour plus de 50% d'entre elles 'Cadres' (31,1%) ou 'Professions intermédiaires' (2,3%), les mères des étudiants de l'IUT sont pour leur part en premier lieu 'Employées' (33,3%), et moins de 30% d'entre elles sont 'Professions intermédiaires' (15,6%) ou 'Cadres' (12,8%). On retrouve aussi une proportion plus forte de mères 'Ouvrières' à l'IUT (7%) qu'à l'IEP (1,6%), ou encore 'Agricultrices exploitantes' (5,3% à l'IUT contre 1% à l'IEP).

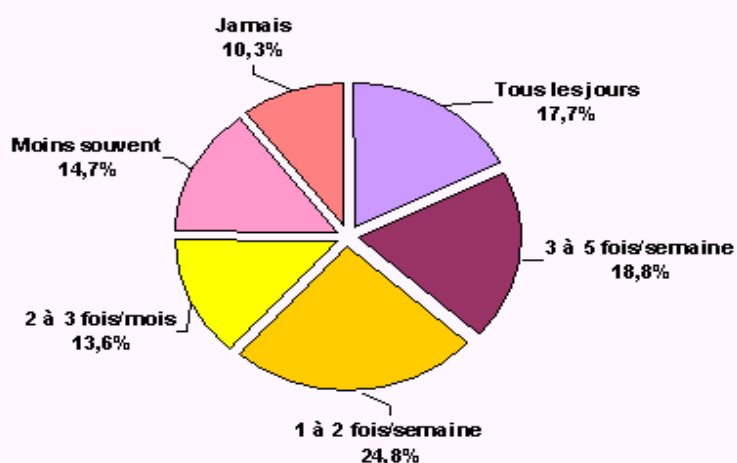
Analyse des fréquences de lecture

Une première étape dans le traitement des données recueillies pourrait consister à les observer à plat, c'est à dire de manière générale, pour l'ensemble de la population d'enquête, et sans introduire aucune variable. Cependant, les données ne prennent véritablement de la valeur que lorsque qu'on introduit la variable filière. Ceci va nous permettre de dresser des portraits concernant chaque filière, et de prolonger la rupture avec le sens commun.

On pourrait juger utile de comparer les chiffres obtenus lors de l'enquête avec les données circulant sur les pratiques de lectures des étudiants. Cependant, cette comparaison à plat risque de mener à des contresens.

Selon une étude menée par l'Observatoire national de la vie étudiante (Repères 2007), " 17,7% des étudiants lisent un quotidien tous les jours, 24,8% une à deux fois par semaine et un quart n'en lisent jamais ou moins de deux fois par mois ".

Graphique 3 : Fréquence de lecture de quotidiens, enquête OVE



Source : *La vie étudiante* - Repères - Edition 2007, Louis GRUEL, Ronan VOURCH, Sandra ZILLONIZ, Observatoire national de la vie étudiante, Paris, Septembre 2007.

La question n°14 de notre questionnaire, concernant la fréquence de lecture des quotidiens, reprend les mêmes items que la question utilisée par l'OVE dans son enquête 2007. Il pourrait alors paraître naturel de comparer les données respectives. Notre population présente des caractéristiques légèrement différentes des résultats présentés par l'Observatoire.

- Seuls 13,3% des étudiants interrogés déclarent lire un quotidien tous les jours, gratuits compris, soit 58 individus sur 436 enquêtés.
- L'item regroupant le plus réponses est " une à deux fois par semaine ", collectant à lui seul 34,2% des réponses (soit 149 personnes en valeur absolue) pour notre questionnaire, contre seulement 24,8% pour le questionnaire ove.

Tableau 4: Fréquence de lecture de quotidiens

Question 14: *En général, lisez-vous de vous même un (ou des) quotidiens (gratuits compris)...*

Fréquence quotidiens	Nb. cit.	Fréq.
Non réponse	5	1,1%
Tous les jours	58	13,3%
3 à 5 fois par semaine	92	21,1%
1 à 2 fois par semaine	149	34,2%
2 à 3 fois par mois	53	12,2%
Moins souvent	31	7,1%
Jamais (passez à la question n°19)	48	11,0%
TOTAL OBS.	436	100%

Cependant, la comparaison de ces chiffres se révèle vaine, dès lors que notre population d'enquête ne peut prétendre à la représentativité, contrairement à l'enquête de l'observatoire. La mise à plat des données débouche sur une impasse : notre population totale est construite de telle manière qu'elle regroupe deux catégories d'étudiants, répartis selon leur filière : ces deux groupes distincts vont probablement avoir des caractéristiques différentes. Or, la mise à plat des données vient noyer en quelques sortes ces pratiques propres. Il faut dès lors, pour faire véritablement parler les chiffres, introduire la variable filière.

Tableau 5: Lecture de quotidiens en fonction de la filière

Filière/Fréquence quotidiens	Non réponse	Tous les jours	3 à 5 fois par semaine	1 à 2 fois par semaine	2 à 3 fois par mois	Moins souvent	Jamais (passez à la question n°19)	TOTAL
à l'IUT	1,6% (4)	11,1% (27)	16,9% (41)	30,9% (75)	14,4% (35)	8,2% (20)	16,9% (41)	100% (243)
à l'IEP	0,5% (1)	16,1% (31)	26,4% (51)	38,3% (74)	9,3% (18)	5,7% (11)	3,6% (7)	100% (193)
TOTAL	1,1% (5)	13,3% (58)	21,1% (92)	34,2% (149)	12,2% (53)	7,1% (31)	11,0% (48)	100% (436)

La dépendance est très significative. $\chi^2 = 29,98$, ddl = 6, 1-p = >99,99%.

Les élèves d'IUT sont proportionnellement plus nombreux à déclarer ne jamais lire de quotidiens : en effet, 16,9% d'entre eux, soit 41 individus sur 243 élèves à l'IUT, ont choisi l'item "jamais", contre seulement 3,6% des élèves de l'IEP (soit 7 individus sur 193).

Une interprétation rapide pourrait nous faire croire que l'écart inverse se retrouve à l'autre bout de l'éventail des réponses, c'est à dire que les élèves de l'IEP seraient proportionnellement beaucoup plus nombreux à lire un quotidien tous les jours, comparé aux élèves de l'IUT.

Il y a en effet une différence : 16,1% des élèves de l'IEP déclarent lire un quotidien tous les jours, tandis que 11,1% des élèves de l'IUT en déclarent autant. La différence est claire, mais elle n'est pourtant pas sans appel.

Dans les deux filières, la majorité relative des effectifs se situe entre les deux extrêmes. Ainsi, 38,8% des élèves de l'IEP déclarent lire un quotidien une à deux fois par semaine, tandis que 30,9% de élèves de l'IUT en déclarent autant. Cet item est le plus important en terme de citations. La différence entre élèves de l'IUT et de l'IEP se joue autour de cette réponse : les deux populations étudiantes se polarisent autour de cet ordre de grandeur. Les élèves de l'IEP sont relativement plus nombreux à gauche de cet item, vers les plus hautes fréquences, tandis que les élèves de l'IUT sont plus fréquents à droite de cet item, vers les fréquences plus basses.

La lecture de ce tableau introduit donc des différences entre les deux populations étudiantes. Pourtant, il ne faut pas céder à une surinterprétation : lorsque l'on effectue un regroupement des réponses, 58,9% des élèves de l'IUT déclarent lire un quotidien au moins une à deux fois par semaine. Il est donc erroné de classer d'emblée les élèves de l'IUT parmi les lecteurs faibles. Une première analyse des données vient démentir les présupposés et les archétypes.

L'analyse des autres questions comportant des fréquences s'avère intéressante, afin de déterminer la structure des lectures propres à ces populations étudiantes.

Notre questionnaire comporte des questions sur la lecture de magazines, mais nous n'avons pas jugé nécessaire d'interroger les étudiants sur la fréquence de ce type de lecture, et ce pour plusieurs raisons : premièrement, les chiffres de l'observatoire national de la vie étudiante (étude citée), indiquent que 90,5% des étudiants lisent régulièrement un magazine ; d'autre part, nous avons fait le choix de ne pas poser une question de type fréquence-magazine afin de ne pas alourdir le questionnaire : la construction d'une telle question relève du numéro d'équilibriste, revenant à jongler avec les hebdomadaires, les mensuels, les bimensuels et divers hors-série.

Le questionnaire contient en revanche une question de type 'fréquence' concernant les lectures de textes numérisés. Nous avons décidé d'inclure ce type de support en présumant qu'internet possède le don de lisser les pratiques de lecture. Cette hypothèse s'est pourtant révélée erronée.

Tableau 6: lecture de textes numérisés en fonction de la filière

Question 25: *vous arrive t-il de lire des textes numérisés (Google Books etc.) ou sous format PDF ?*

Filière/Textes numérisés	Non réponse	Oui, régulièrement (plusieurs fois par mois)	Oui, mais rarement (moins d'1 fois par mois)	Jamais (passez à la question 26)	TOTAL
à l'IUT	2,5% (6)	36,2% (88)	31,7% (77)	29,6% (72)	100% (243)
à l'IEP	0,5% (1)	50,8% (98)	35,2% (68)	13,5% (26)	100% (193)
TOTAL	1,6% (7)	42,7% (186)	33,3% (145)	22,5% (98)	100% (436)

La dépendance est très significative. $\chi^2 = 20,80$, ddl = 3, 1-p = 99,99%.

Les valeurs du tableau sont les pourcentages en ligne établis sur 436 observations.

35,2% des élèves de l'IEP déclarent lire rarement des textes numérisés ; 31,7% des élèves de l'IUT en déclarent autant. L'écart est relativement peu important et pourrait faire croire à une homogénéité des pratiques de lecture en ligne, quelle que soit la filière. Toutefois, les autres chiffres montrent qu'internet ne lisse pas les pratiques.

50,8% des élèves de l'IEP déclarent lire régulièrement des textes numérisés, contre 36,2% des IUT ; 29,6% des élèves de l'IUT déclarent ne jamais lire de textes numérisés, contre seulement 13,5% des élèves de l'IEP.

Ainsi, contrairement à une idée largement répandue, internet ne "démocratise" pas les pratiques de lecture. Les écarts entre des étudiants inscrits dans une filière privilégiant les pratiques culturelles légitimes et les étudiants inscrits dans une filière technique et professionnalisante sont plus importants concernant la lecture de textes en ligne que

concernant la lecture de quotidiens. L'enquête ne porte pas sur les conséquences d'internet concernant les pratiques culturelles, et les questions pourraient assurément être améliorées dans ce sens, mais les données produites viennent tout de même contredire d'une certaine manière les discours dominants, pleurant d'une part la désaffectation croissante des " jeunes " vis-à-vis de la lecture et célébrant d'autre part l'accès à la culture pour tous *via* le web.

La question n° 26, portant sur la consultation d'encyclopédie en ligne de type wikipédia vient renforcer ce constat. De la même manière que pour la question n°23, nous avons en tête l'idée que ce type de support est commun à tous les étudiants.

Tableau 7: Consultation d'encyclopédies en ligne en fonction de la filière

Question 26: *vous arrive-t-il de consulter des encyclopédies en ligne (Wikipédia etc.) ?*

Filière/Encyclopédie numérique	Non réponse	Oui, régulièrement (plusieurs fois par semaine)	Oui, quelque fois (moins d'une fois par semaine)	Non, jamais (passez à la question n°28)	TOTAL
à l'IUT	2,9% (7)	50,2% (122)	42,0% (102)	4,9% (12)	100% (243)
à l'IEP	0,5% (1)	84,5% (163)	13,5% (26)	1,6% (3)	100% (193)
TOTAL	1,8% (8)	65,4% (285)	29,4% (128)	3,4% (15)	100% (436)

La dépendance est très significative. $\chi^2 = 55,92$, ddl = 3, 1-p = >99,99%.

D'une certaine manière, les données obtenues viennent satisfaire cette attente dans un premier temps. Seuls 4,9% des étudiants de l'IUT, soit 12 personnes sur 243, déclarent ne jamais consulter d'encyclopédies en ligne ; 1,6% des élèves de l'IEP, soit trois étudiants sur 193, en déclarent autant.

Cependant, comme à chaque fois, une lecture trop rapide des chiffres occulte des différences claires. .

Alors que 50,2% des élèves de l'IUT déclarent consulter régulièrement une encyclopédie en ligne, 84,5% des élèves de l'IEP ont ce type de réponse. Ils sont seulement 13,5% à déclarer ne consulter que quelquefois ce type de support, tandis que 42% des élèves de l'IUT en déclarent autant.

La consultation d'encyclopédies en ligne est donc une pratique massive parmi les élèves de l'IEP, tandis que cette pratique semble moins fréquente chez les élèves de l'IUT. Encore une fois, l'usage d'internet ne vient pas homogénéiser les pratiques de lecture. La question n°28, concernant la lecture de journaux en ligne, vient confirmer ces résultats. 26,3% des élèves de l'IUT déclarent ne jamais lire d'articles en ligne, tandis que seulement 3,1% des élèves de l'IEP tiennent ce type de déclaration. A l'inverse, 31,6% des élèves de l'IEP déclarent lire ce type de support tous les jours, contre seulement 7,8% des élèves de l'IUT.

Conclusion sur cette première phase de l'analyse :

Les données viennent d'une part illustrer des différences de pratiques nettes entre les étudiants de l'IUT et de l'IEP. Notre ambition de rupture avec les archétypes ne doit en aucun cas occulter les écarts de pratiques en terme de fréquences. Pourtant, les déclarations recueillies ne vont pas dans le sens d'un antagonisme fondamental entre filières. Les élèves de l'IUT ne peuvent pas être qualifiés de lecteurs faibles à l'issue de cette analyse. D'autre part, contrairement à une idée nous semble t-il répandue, les élèves de l'IEP n'ont pas le monopole de la lecture des quotidiens.

Enfin, les résultats de notre enquête vont à l'encontre d'un discours enchanté sur l'usage d'internet.

Il s'agit à présent d'analyser les pratiques de lecture en termes qualitatifs. Nous allons autrement dit nous intéresser à ce que lisent les étudiants : l'étude des questions portant sur le type de rubriques et de magazines va permettre d'introduire la notion de réinvestissement scolaire. De quelle manière les étudiants utilisent t-ils leurs lectures extrascolaires dans une optique d'approfondissement des études ?

Nous étudierons à travers cette troisième partie la question de la socialisation scolaire : les étudiants sont-ils soumis à des injonctions de pratiques ? Dans quelle mesure s'y conforment t-ils ? Les institutions d'enseignement supérieur étudiées produisent-elles une homogénéisation des pratiques de lecture ?

Étude de la socialisation par filière

Si l'on s'intéresse à la lecture de quotidiens, en observant non plus la fréquence de lecture mais le type de quotidiens, des résultats significatifs se dégagent. Premièrement, nous pouvons faire quelques remarques d'ordre général.

Les quotidiens gratuits et sportifs semblent beaucoup lus alors qu'ils sont peu valorisés scolairement, tandis que les quotidiens économiques et la presse étrangères, très valorisés scolairement à l'IEP, enregistrent les plus faibles fréquences.

Ces données peuvent être croisées avec plusieurs autres recueillies par le biais d'autres questions et dont les résultats ont déjà été présentés.

Si l'on se penche sur la variable « sexe », on constate que les filles semblent lire d'avantage les quotidiens nationaux et moins les quotidiens régionaux par comparaison avec les garçons. Une réelle différence apparaît avec les quotidiens sportifs, qui n'enregistrent que 1,4% des citations chez les filles contre 17,4% des citations chez les garçons. Néanmoins, cela s'explique sans doute par « l'effet filière » puisque les filles ne représentent que 20,6% de l'effectif en IUT pour 60,1% à l'IEP.

En effet, lorsque l'on réalise un tableau croisé Type de quotidiens x Filière, les valeurs les plus significatives apparaissent pour les quotidiens sportifs (18,4% des citations à l'IUT pour 4,5% des citations à l'IEP) et pour les quotidiens nationaux (11,5% à l'IUT, 39,3% à l'IEP). A propos des quotidiens régionaux, on peut dire qu'ils semblent un peu plus lus à l'IUT (27,3%) qu'à l'IEP (20,4%) mais la différence est moins flagrante.

Concernant les quotidiens économiques et étrangers, bien qu'ils ne représentent respectivement que 5,3% et 5,4% des citations totales, la proportion de citations enregistrées pour ces items est plus importante à l'IEP (8,6% et 8,1% pour 2,2% et 2,9% à l'IUT). Quant aux quotidiens gratuits, ils représentent 27,5% des citations à l'IUT et 16,8% à l'IEP.

Tableau 8 : Choix de quotidien en fonction de la filière

Question N° 15 : quel(s) type(s) de quotidien(s) lisez-vous ? (3 réponses maximum)

Filière/Type de quotidien	Quotidien gratuit (Direct Soir, Métro...)	Autre quotidien national d'informations générales	Quotidien régional	Quotidien étranger	Quotidien économique	Quotidien sportif	TOTAL
à l'IUT	47,3% (115)	19,8% (48)	46,9% (114)	4,9% (12)	3,7% (9)	31,7% (77)	100% (375)
à l'IEP	33,2% (64)	77,7% (150)	40,4% (78)	16,1% (31)	17,1% (33)	8,8% (17)	100% (373)
TOTAL	41,1% (179)	45,4% (198)	44,0% (192)	9,9% (43)	9,6% (42)	21,6% (94)	100% (748)

La dépendance est très significative. $\chi^2 = 134,23$, ddl = 5, 1-p = >99,99%.

Les divergences observées par le croisement des variables « sexe » et « type de quotidiens lus » s'expliqueraient donc par le fait que garçons et filles ne sont pas répartis équitablement dans les deux filières. Cette hypothèse est confirmée par l'emploi de strates : si l'on observe les résultats pour une strate « fille », on obtient des résultats similaires à ceux obtenus sur l'ensemble de la population d'enquête, à l'exception des quotidiens sportifs. Ceux-ci sont donc lus majoritairement par des garçons de l'IUT.

On peut observer que le nombre de non-réponses est élevé (52). Cependant, il faut le mettre en relation avec le nombre de personnes interrogées ayant répondu « jamais » à la question précédente : ces 48 personnes ne devaient pas répondre à la question n°15. Bien qu'il faille supposer que quelques personnes n'aient pas respecté ce renvoi et que d'autres n'aient pas répondu à la question n°15 alors qu'ils étaient invités à le faire, ces comportements sont marginaux. On peut donc conclure que le nombre de non-réponse réelles est faible.

Ensuite, nous pouvons tenter d'affiner ces observations en s'intéressant aux types de rubriques que les étudiants choisissent de lire en priorité lorsqu'ils lisent un quotidien généraliste.

Les 3 rubriques citées le plus souvent sont : Actualités politiques dans le monde, Actualités politiques en France et Société.

Comme pour les types de quotidiens, nous pouvons croiser la variable « type de rubrique » et la variable « filière ». Ce tableau croisé semble au premier abord confirmer « l'archétype » que l'on cherche à infirmer ! Les étudiants de l'IEP semblent préférer lire les rubriques Actualités politiques en France et dans le monde, économie, société et les étudiants de l'IUT les rubriques actualités régionales, sport, télé, faits divers.

Tableau 9 : choix de rubrique en fonction de la filière

Question n°16: si vous lisez un ou des quotidien(s) généraliste(s), en règle générale, vous privilégiez les rubriques... (ordonnez 4 réponses en inscrivant les n° de rubriques dans les cases ci-dessous)

Filière/Rubriques quotidiens	Non réponse	Rubriques réinvesties scolairement à l'IEP	Actualités régionales, locales	Débats	Culture	Sport	Jeux, programme TV, météo	Faits divers, justice	TOTAL
à l'IUT	22,6% (55)	108,6% (264)	42,0% (102)	6,2% (15)	28,0% (68)	49,4% (120)	34,2% (83)	29,6% (72)	100% (779)
à l'IEP	6,2% (12)	267,4% (516)	11,4% (22)	30,1% (58)	37,8% (73)	16,1% (31)	5,2% (10)	6,7% (13)	100% (735)
TOTAL	68,1% (67)	178,9% (780)	28,4% (124)	16,7% (73)	32,3% (141)	34,6% (151)	21,3% (93)	19,5% (85)	100% (1514)

La dépendance est très significative. $\chi^2 = 335,85$, $ddl = 7$, $1-p = >99,99\%$.

Pour approfondir ce constat, on peut pratiquer des regroupement : les rubriques Actualités politiques dans le monde et en France, économie et Société semblent être les rubriques les plus à même d'être réinvesties scolairement et aussi celles les plus valorisées par les professeurs au sein de l'IEP. Ce regroupement obtient 71,4% des citations à l'IEP mais aussi 36,5% à l'IUT.

En dehors des rubriques d'actualités, le fait que certaines rubriques soient valorisées par les professeurs et d'autres pas amène à penser que certaines jouiraient d'une plus grande « légitimité » que d'autres. De plus, certaines relèvent plus ou moins de ce que l'on peut nommer la « Culture savante ». C'est pourquoi il peut être intéressant de procéder à un regroupement des rubriques dites « légitimes » (culture, économie, société, débat) et des rubriques qui le seraient moins (sport, programmes TV, faits divers). Le regroupement des rubriques « légitimes » enregistre 44,8% des citations à l'IEP pour 23,3% à l'IUT et celui des rubriques « moins légitimes » 7,5% à l'IEP pour 38% des citations à l'IUT.

Le premier constat est le plus évident : les élèves de l'IEP sont plus nombreux à préférer des rubriques en relation avec la culture dite « savante ». Plusieurs hypothèses peuvent expliquer cela : de par leur appartenance à une grande école, bénéficiant d'une image élitiste, ils peuvent se sentir incités à lire ces rubriques et à abandonner les autres ou du moins à dire qu'ils le font. De plus, il faut remarquer que ces rubriques pourront en partie être réinvesties dans leur travail scolaire.

Ces chiffres nous disent autre chose : bien que les élèves de l'IUT préfèrent lire les rubriques placées dans le regroupement « rubriques moins légitimes », les citations enregistrées pour le regroupement « rubriques dites légitimes » sont assez nombreuses, en valeur absolue comme en proportion, de même qu'elles l'étaient pour les rubriques « réinvesties à l'IEP ». **Il semblerait donc que les pratiques de lecture des étudiants de l'IUT soient plus diverses, tandis que celles des étudiants de l'IEP se polarisent autour de quelques rubriques.**

Nous pouvons désormais essayer de trouver une variable explicative. La préférence pour certaines rubriques est-elle liée au goût pour la lecture ? En effet, un préjugé courant est de considérer qu'une personne aimant lire se tourne prioritairement vers des contenus « riches », « savant », ou du moins perçus comme tels alors qu'une personne n'aimant pas lire se cantonne aux contenus « faciles », courts comme les faits divers, les jeux et programmes télévisés ou les actualités sportives.

Tableau 10 : Type de rubrique lue en fonction du goût pour la lecture

Goût pour la lecture/Rubriques quotidiens	Actualités politiques dans le monde, Europe	Actualités politiques en France	Actualités régionales, locales	rubriques dites légitimes	rubriques moins légitimes	TOTAL
moins de 5	14,4% (90)	13,6% (85)	11,6% (73)	28,1% (176)	32,4% (203)	100% (627)
plus de 5	21,0% (171)	18,8% (153)	6,1% (50)	38,7% (316)	15,4% (126)	100% (816)
TOTAL	18,1% (261)	16,5% (238)	8,5% (123)	34,1% (492)	22,8% (329)	100% (1443)

Le chi2 rejète l'indépendance

Ce tableau croisé semble indiquer qu'un goût pour la lecture prononcé (les personnes ayant répondu « entre 5 et 7 » ou « entre 7 et 10 » à la Q11) serait corrélé avec une plus faible préférence pour les rubriques dites moins légitimes.

Cependant, en utilisant les strates « IEP » et « IUT », il s'avère que le goût pour la lecture ne joue que faiblement.

Les élèves de l'IEP lisent peu les rubriques dites moins légitimes, et ce quel que soit leur goût pour la lecture. Parallèlement, les élèves de l'IUT préfèrent lire les rubriques dites moins légitimes quelque soit leur goût pour la lecture, tout en conservant un nombre de citations conséquentes pour les rubriques dites légitimes.

Cela s'explique par le fait que 75,6% des élèves de l'IEP déclarent aimer la lecture (plus de 5) contre seulement 23,3% des élèves de l'IUT.

Il s'agit désormais d'affiner l'hypothèse selon laquelle les pratiques de lectures des étudiants de l'IUT seraient plus variées. Les étudiants de l'IUT ont-ils des profils de lectures différents ou bien ont-ils plutôt des pratiques dissonantes ? En d'autres termes, y a-t-il un groupe majoritaire d'étudiants de l'IUT lisant plutôt les rubriques dites moins légitimes dans les quotidiens et une minorité conséquente préférant les rubriques dites légitimes ? Ou bien est-ce que tous les étudiants de l'IUT ou presque lisent à la fois les rubriques dites légitimes et les rubriques dites moins légitimes ?

Il est assez difficile de répondre exactement à cette question avec une enquête quantitative, néanmoins, on peut en avoir une estimation en utilisant une nouvelle strate : en ne sélectionnant que les étudiants ayant déclaré lire au moins une rubrique dite légitime, on peut observer la répartition des lectures entre rubriques. Il s'avère que chez les étudiants de l'IUT ayant déclaré lire au moins une de ces rubriques, on enregistre 31% des citations dans le regroupement « rubriques dites moins légitimes » et 35,2% dans le regroupement « rubriques dites légitimes ». Ces étudiants ont donc des pratiques diversifiées. Dans le même temps, chez les étudiants de l'IEP ayant déclaré lire au moins une rubrique dite légitime, 6,5% des citations seulement sont enregistrées dans le regroupement « rubriques peu légitimes ».

Outre l'analyse « qualitative » des lectures mises en oeuvre, des données viennent confirmer l'hypothèse d'une socialisation par filière.

Les profils des étudiants de l'IEP se révèlent plutôt homogènes.

En effet, la grande majorité des élèves interrogés à l'IEP en première et deuxième années présentent une forte sensibilité aux lectures imposées. Nous avons calculé cette sensibilité en prenant en compte les résultats obtenus aux questions n° 7, 12 et 19. Via ces questions, nous demandions aux étudiants s'ils considèrent avoir des lectures scolaires imposées de type dossiers photocopiés, bibliographies (question n° 7), des quotidiens conseillés par leurs professeurs (question n°12) et des magazines conseillés (question N° 19).

96,4% des élèves interrogés à l'IEP considèrent avoir régulièrement des lectures scolaires imposées ; 80,8% déclarent se voir conseiller des quotidiens par leurs professeurs, et 59,1% des magazines.

Or nous partons du principe qu'un élève répondant ainsi à ce type de question est un élève plutôt attentif aux injonctions formulées par les professeurs. La sensibilité aux lectures imposées constitue donc la norme au parmi les élèves de l'IEP.

Même les étudiants se déclarant moins impliqués dans les lectures scolaires sont sensibles à ce type d'injonction.

En effet, en réalisant une strate, nous avons pu démontrer cette hypothèse.

La question n°9 concerne la fréquentation d'une bibliothèque universitaire. 89,1% des élèves de l'IEP déclarent en fréquenter une régulièrement (plusieurs fois par semaine), contre seulement 3,7% des élèves de l'IUT. (notons que cet écart s'explique en partie par le fait que les élèves de l'IEP disposent d'une BU au sein de leur lieu d'étude, tandis que la bibliothèque la plus proche de l'IUT se situe sur le campus de Beaulieu). Seuls 10,9% (soit 21 individus sur 193) des élèves de l'IEP déclarent fréquenter rarement la BU (environ une à deux fois par mois, ou plus rarement).

Or, en créant une strate regroupant les élèves de l'IEP allant rarement à la BU, nous constatons que 15 des élèves concernés sur 21 considèrent avoir des quotidiens imposés (soit 75,4%, mais ce chiffre est peu pertinent compte tenu du faible effectif en valeur absolue).

Il semble donc bien que la filière à laquelle appartiennent les étudiants joue un rôle sur leur acceptation progressive de lectures à tendance scolaire et imposées par leur formation. C'est surtout l'IEP qui apparaît imposer aux étudiants des habitudes de lecture très normalisées, la quasi-totalité des étudiants ayant répondu la même chose, quelque soit leur goût pour la lecture, ou leur préférence pour la lecture scolaire ou extra-scolaire, tandis que les élèves de l'IUT conservent des comportements assez différents. Au sein d'une même classe ou d'une même promotion, ils peuvent ainsi répondre qu'ils lisent régulièrement, rarement voire jamais de textes imposés, les comportements semblent donc plus individualisés et moins influencés par l'institution.

L'IEP paraît donc encadrer fortement ses étudiants : les déclarations massives de ces derniers concernant les lectures scolaires imposées traduisent, plus qu'une addition de perceptions individuelles, un rapport de fait objectif : en tant qu'observateurs impliqués, nous avons le sentiment que l'IEP met en oeuvre un dispositif d'incitations à la lecture et au réinvestissement, notamment par la distribution régulière de dossiers de TD, de bibliographies etc.

Notre position d'étudiants à l'IEP nous permet de tenir ce constat. Nous sommes en revanche beaucoup plus réservé sur l'IUT : les résultats d'une enquête quantitative ne permettent pas de cerner la réalité de l'IUT. Seule une observation de type ethnographique permettrait d'approfondir dans ce sens.

Voici probablement la limite principale de cette étude : en tant qu'étudiants à l'IEP, nous avons eu plus de facilité à analyser les déclarations des étudiants de cette institut d'enseignement supérieur.

A l'inverse, notre approche de l'IUT a été, nous semble t-il, plus distanciée, et donc moins biaisée du point de vue de l'analyse sociologique.

Conclusion

Les points de cette enquête sur lesquels nous reviendrions si elle était à refaire auraient principalement attiré à la population d'enquête. Le choix de la filière IEP, s'il s'est révélé pertinent au regard de la problématique, a pourtant fait figure de choix par défaut. En effet, si nous avions disposé de plus de temps, nous aurions probablement démarché des étudiants de faculté. Le fait d'étudier une population à laquelle nous appartenons a très certainement introduit un biais involontaire dans notre analyse. L'étude d'une population plus éloignée aurait peut-être produit une analyse plus équilibrée. Au regard de nos ambitions, l'enquête quantitative se révèle nécessaire mais insuffisante. Ainsi, un certain nombre de zones d'ombre subsistent à l'issue de cette analyse. Une approche plus qualitative, de type entretien ou observation ethnographique, aurait permis de conforter ou d'infirmer nos conclusions.

Remerciements

Nous tenons tout particulièrement à remercier pour leur aide précieuse,

Nos amis-cobayes, pour leur patience et leurs conseils avisés.

Mesdames Catherine Save et Josette Tardiff, secrétaires du département GEII,
Yveline Heligon et Véronique Aubrée, secrétaires du département Chimie,
Maria Heynemann et Jocelyne Le Page, secrétaires du département GMP
pour leur disponibilité et leur participation active à la distribution des questionnaires.

Mr Poins, professeur de Communication en GMP,
Mme Nouailler, professeur de Communication en GEII,
pour l'attention qu'ils ont portée à notre projet.

Mr Rémond, professeur d'Anglais à l'IEP, pour les nombreux débuts de cours qu'il a bien voulu nous sacrifier.

Tous les élèves qui ont répondu à notre questionnaire.